

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°14

Septième année – second semestre 2003-2004



La sagesse a-t-elle encore du sens aujourd'hui ? Est-elle possible ? Est-ce un idéal d'actualité ?

Atelier animé par Jacqueline Crevel, Erik Laloy, Alain Lambert, avec la participation de Alain, Christiane, Christine, Claudie, Daniel, Denise, Dominique, Emmanuel, Jean—Louis, Paul, Marie-Pascale, Michel.

Séance 1 : le projet de sagesse de l'antiquité

le trait qui retient toute l'attention de l'atelier : sagesse = recherche de la tranquillité de l'âme par le travail de nos représentations. Il faut comprendre par cela que ce n'est pas les choses qui nous arrivent qui sont mauvaises mais le jugement que nous portons qui les institue comme telles. Ce n'est pas la mort qui nous effraie mais l'idée que nous nous en faisons, ce n'est pas la perte d'un être cher qui nous attriste mais le regret de ce que nous n'avons plus. Incapables d'être présents au présent, nous nous condamnons à être misérables. La sagesse nous enseigne alors à user de notre raison et à exercer notre volonté sur ce qui dépend de nous et accepter ce qui ne dépend pas de nous. Ainsi le stoïcisme est-il un projet de vie pour lequel il s'agit de conquérir la liberté par la pensée, c'est-à-dire de se soustraire à toute sujétion par la puissance de la raison.

La pratique de la sagesse peut donc être comprise comme une sculpture de soi d'une part parce qu'elle exige un travail sur soi au quotidien, d'autre part parce qu'elle suppose un modèle auquel se rapporter, c'est-à-dire un maître. Le jugement libérateur se fonde sur la connaissance des choses mais ne s'y réduit pas. Le disciple pour croître en sagesse doit à la fois comprendre le maître et se rappeler activement dans les épreuves concrètes de la vie les enseignements qu'il a reçus. Chacun doit tracer son propre chemin. Nul ne peut le faire pour un autre.

Ce projet n'a pas été sans susciter de vives réactions :

d'abord dubitatives quant à sa réelle capacité à nous rendre heureux dans des situations intolérables comme la perte d'un enfant,

ensuite quant à son efficacité dans la société contemporaine, face à la violence du capitalisme. D'une part parce que l'on remarque qu'il s'agit nécessairement d'un projet individuel et qu'au mieux il peut nous protéger de l'anéantissement personnel. D'autre part, parce que l'avènement de la démocratie s'accompagne du rejet des maîtres quels qu'ils soient.

ensuite quant à la confiance que l'on peut avoir dans la raison qui est au cœur de ce projet. La modernité a engendré une profonde inquiétude sur la capacité de la raison à procurer le bonheur aux hommes. Or si on ne croit plus en la raison, la sagesse est caduque.

Séance 2 : la mise en question de ce projet par la modernité

Le trait le plus marquant de la modernité c'est le fait de vouloir régler nos moeurs par la connaissance scientifique, c'est-à-dire faire usage de la raison pour changer l'humanité.

Ainsi Marx semble-t-il affirmer qu'il n'y a de changement possible que de l'humanité toute entière et qu'elle ne peut venir que de la révolution prolétarienne. Reprochant aux philosophes de s'être toujours contentés d'interpréter le monde, il propose de le changer pour changer l'homme. Le projet révolutionnaire consiste donc à réaliser l'essence de l'homme en réformant la société dans laquelle il vit. Nulle trace de ce que l'on pourrait appeler sagesse puisqu'il s'agit là d'une recherche individuelle du salut. Pourtant on doit pouvoir considérer cette conception comme renouvelant l'idée même de sagesse. En effet, elle contient la découverte d'une prise que l'homme aurait sur son histoire qui fonde toute idée de l'engagement. Déplaçant en quelque sorte la distinction stoïcienne entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous, le matérialisme de Marx affirme que nous pouvons et devons investir le champ politique pour faire advenir une humanité nouvelle. Or cet investissement du champ politique suppose une avant-garde éclairée capable de nous mener.

Où l'on retrouve, camouflé mais réel, le rapport entre maître et disciples. Ainsi, si la conception marxienne remet en question le projet de sagesse antique c'est peut-être beaucoup moins radical qu'il ne le semble au

départ. Le projet cartésien en accordant au savoir scientifique et rationnel la capacité à transformer le corps de l'homme et le monde opère une révolution qui met en question la sagesse antique. En effet, il marque la découverte par l'homme de sa capacité à transformer la nature, s'en rendre « comme maîtres et possesseurs », et donc à produire un remède efficace contre ses misères : la maladie, la souffrance, les privations ..., qui rend inutile la réforme de l'esprit caractéristique de la sagesse. Chacun du reste disposant de la raison, les maîtres de sagesse ne sont plus habilités à procurer les règles d'une saine conduite.

On voit donc que la modernité sape les fondements mêmes de la sagesse. Pourtant, on a noté dans les dix dernières années un très net retour de ce thème. La rationalité moderne intensifiant la barbarie humaine, le repli sur d'autres pratiques s'est amorcé. Mais il faut bien comprendre que le désir de sagesse peut très bien ne pas renvoyer à celui de faire bon usage de sa raison, et détourner l'individu de toute philosophie. Toute la question étant de savoir si l'on peut unir sagesse et engagement ou si l'on doit choisir entre tranquillité de l'âme et justice sociale. La sagesse est-elle un idéal dépassé ?

Séance 3 : le projet de sagesse transformé

Nous attaquons un texte extrait du prologue du Zarathoustra, d'abord au sens propre puisque nous sommes un certain nombre à nous montrer circonspects devant ce type de discours allégorique, qui nous semble pouvoir s'interpréter de plusieurs façons, surtout si on le rattache à d'autres textes sur la « démocratie » et la « populace »... ensuite au sens figuré, si on voit dans la parabole du créateur et des compagnons de création une structure conceptuelle permettant de penser la nécessité de l'engagement collectif et associatif non fondé sur la foi et la hiérarchie, mais sur l'association entre des êtres plus actifs et conscients que la majorité, avec parenté (se suivre soi-même) et différenciation interne : l'un d'entre eux, Z, est suivi. Cette structure, essentielle pour penser les conditions de la transformation historico-sociale, diffère du socle de la démocratie (cf. Rousseau), les deux constellations (démocratique et élitiste) étant à penser ensemble et non dans l'opposition et la disjonction. Elle modifie profondément la notion de sagesse (action, transformation, avec d'autres) en permettant d'en penser la dimension essentielle d'engagement avec et pour les autres.

Une lecture démocratique de Nietzsche qui semble se décaler du concept d'élite par rapport à son sens original, de la même manière que l'on utilise hors contexte celui de « volonté de puissance » comme nous, plus loin. Car ici l'idée d'élitisme « démocratique » ferait se retourner dans sa tombe son inspirateur qui y verrait peut-être l'image du dernier surhomme ! D'autant plus que Rousseau n'a jamais nié l'idée d'un certain élitisme, étant assez conscient de sa propre influence intellectuelle. Ce qu'il vitupérait, c'est l'idée de despotisme « éclairé », où l'élite joue un rôle peu démocratique, servile et non désintéressé.

Ce qui nous amène à préciser les idées de morale figée ou ouverte (cf. Bergson Les deux sources de la morale et de la religion), d'élite désintéressée liée à l'engagement dans la cité, et à retrouver l'idée de sagesse, comme travail sur soi-même et recherche du juste, mais dans le mouvement, et non la fixité connue négation des désirs propre à l'antiquité.

S'il y a besoin, plus que jamais, d'élites démocratiques, il faut de la sagesse pour que les « maîtres », les créateurs (comme les chefs, au sens de Rousseau, auxquels on obéit mais qu'on ne sert pas) ne se figent pas dans la volonté de puissance, par fascination du pouvoir, mais aussi pour que ceux qui les accompagnent y veillent, dans une distance respectueuse, c'est à dire non servile et créatrice. Ces deux idées pouvant servir de fil conducteur à la profusion des discussions de cette dernière séance.

QU'EST-CE QU'UNE CRISE ?

Atelier animé par Philippe Brosch, Emmanuel Jardin, Aune-Marie Sibireff avec Catherine, Roger, Christiane, Josette, Patrick, Jean—Louis, Nicolas, Danielle, Philippe.

Avant tout, nous nous mettons d'accord sur le sens de notre démarche : réfléchir sur le concept même de crise et, si nous parlons de la crise actuelle — ou de ce qu'il est convenu d'appeler ainsi - l'envisager sous cet angle.

La première séance est donc consacrée à une telle recherche conceptuelle. Chacun, par un outil très simple, en passant ou non par ce dont il peut y avoir crise (crise cardiaque, crise de confiance, crise conjugale, gouvernementale, de 1929, crise des vocations...) recherche de quels termes celui de crise est solidaire à ses yeux.

La mise en commun débouche sur une constellation où certains termes sont très fréquents : danger, souffrance, désordre, rupture, déchirement, catastrophe, irréversibilité, déséquilibre, paroxysme, panne, embarras, perplexité, intervention urgente, décision, sang—froid, connaissance, compétence, opportunité (le changement, ingéniosité...

Reprenant quelques exemples de crise, nous nous efforçons de voir ce que peuvent signifier ces termes et s'il y a lieu de les associer nécessairement à celui de crise, s'ils sont compris analytiquement dans son concept. Nous nous interrogeons particulièrement sur le caractère objectif de la crise : ne désigne-t-elle pas plutôt la manière dont les acteurs vivent subjectivement l'événement ou les faits ?

Deux séries de textes sont distribuées pour les prochaines séances :

1) Jean-Toussaint DESANTI Sur la crise (1990)

HUSSERL : conclusion de La crise de l'humanité européenne et la philosophie (1935)

A. GORZ : introduction de Métamorphoses du travail. Quête du sens (1988)

2) SPINOZA : Traité de la réforme de l'entendement I à 8.

NIETZSCHE : Le gai savoir HI § 125.

E. JÜNGER : Apologue du sentier de Masirah in Héliopolis : vue d'une ville disparue.

Séance d'avril. Le groupe décide de commencer par les textes où il est explicitement question de la crise. Le texte de HUSSERL est jugé extrêmement ardu. Conclusion d'un ouvrage, il est effectivement difficile à expliquer indépendamment de lui. Il ouvre à ceux qui le souhaitent une direction de "recherche: HUSSERL penseur de la crise. Si « le monde européen est né des idées de la raison, la « crise », pourrait être interprétée comme l'échec apparent du rationalisme... La crise de l'existence européenne n'a que deux issues .- soit la décadence de l'Europe devenant étrangère à son propre sens vital et rationnel ...soit la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie...Seul l'esprit est immortel. »

Le texte de Jean-Toussaint DESANTI, notre contemporain, est choisi comme objet d'étude. Certes, il est ardu, lui aussi, mais, plus explicite avec ses quatre pages, il forme un tout ayant sa cohérence propre.

L'une des origines du concept de crise est repérable chez HIPPOCRATE : la krisis est « le moment où le sort de la maladie (et du malade) se décide et se laisse discerner, ce moment que guette le regard clinique où tout va brusquement changer, en mal, en mieux, ou en autre chose. »

Ainsi se trouvent reliés plusieurs des termes que nous avons retenus la dernière fois : lors d'une crise, quelque chose qui est de l'ordre du système (organique, social, politique...) est perturbé dans son équilibre antérieur.

Quelqu'un la subit, quelqu'un (peut-être le même) l'observe et pose le diagnostic, qui concerne à des degrés divers le système, les personnes, leur devenir. Quelque chose s'annonce dans la crise, sans que l'on puisse savoir si c'est la mort, la guérison ou la transformation. -

Énigmatique nous apparaît d'abord le parallèle fait par DESANTI entre la charrue et le satellite. Chacun à sa manière est un outil, produit de la raison et du savoir-faire humains. Mais l'une travaille la Terre, l'autre la regarde. *A travers le satellite, la raison et le savoir, qui se donnent en spectacle, menacent son producteur.* Ainsi le satellite, qui d'un côté nous réjouit et nous emplit de fierté, d'un autre côté devient le symbole du malaise, de la crise. *A une raison domestique a succédé une raison étrangère, menaçante.*

Cet extrême et précieux produit de l'activité rationnelle des hommes devient le regard étranger qui

les observe et les assigne et le signe visible qu'on peut désormais exiger d'eux ce qui, au plus haut point, les asservit et les menace.

Les éléments de la crise : la technologie, le système économique, les flux de pouvoir, les modes de représentation, forment un nœud inextricable, ayant de plus sa dynamique propre et que nul ne peut prétendre comprendre en le surplombant. Dénouer le lien serait renoncer à la technologie, retourner « au désert » comme le font les hommes du grand refus qui ont le mérite de nous tenir en alerte. Encore faut-il qu'il y ait un désert...

Renouer le lien serait transformer les rapports sociaux sans briser le lien social. Alors: « à vous de vous débrouiller, citoyens, en vos conseils » ? Même alors, des organes de direction sont nécessaires le sort de la société toute entière tend à devenir l'enjeu des choix stratégiques de quelques uns. Et comment bouleverser l'ordonnance des pouvoirs sans reproduire la conjonction des effets d'asservissement ? De nouveau perplexité et sentiment d'impuissance. Sauf à repenser entièrement les conditions de l'action politique,

Renoncements nécessaires, réaménagements, invention, impossibilité, sous peine de mort ou de barbarie, de s'abstenir de courir de mortels risques : tel est le visage de la crise. C'est bien la rationalité qu'il nous faut apprendre à penser, à repenser et nul ne peut s'en remettre à d'autres pour cette tâche. « Les hommes courent le plus grand risque : fugace et mobile est l'occasion et l'art, pour une part, encore inconnu. »

Séance de mai. Les participants souhaitent discuter un moment du texte d'A. GORZ, qui, dans son interrogation de la rationalité, prolonge celui de DESANTI. Ce qui est questionné dans l'introduction de ce livre consacré aux métamorphoses du travail, c'est le diagnostic même de crise, ou plutôt, de ce dont il y a crise : « non pas la crise de la raison, mais la crise des motifs irrationnels, désormais apparents, de la rationalisation telle qu'elle a été entreprise. »

Comment interpréter l'injonction, sur laquelle se termine l'extrait, de changer d'utopie afin de percevoir le potentiel de libération que la mutation présente contient ?

Ironie de la situation ! la séance devient une séance de crise. Elle surgit à propos de la crise de l'école, du niveau qui baisse ou ne baisse pas, des méthodes, des professeurs ...et aussi de l'atelier de philosophie : pourquoi ne pas avoir étudié les textes de SPINOZA et de NIETZSCHE ?

Par delà l'irritation, la colère des uns et des autres, cela nous amène à un retour réflexif sur notre pratique, quelques jours après la séance, dans une réunion entre animateurs, puis à l'assemblée générale de juin. L'enjeu est d'importance puisqu'il s'agit de savoir si nous pouvons ou non continuer à travailler ensemble et, si oui, à quelles conditions.

Y a-t-il un malentendu avec l'art contemporain ?

Atelier animé par Yves Ledent et Alain Lambert avec Anne Marie, Alain, Catherine, Daniel, Denise, Emmanuel, Erik Marie Pascale, Patrick, Philippe(s), Roger.

Yves nous accueille dans son atelier du Bû sur Rouvre, aménagé en mini-galerie avec le café et des commentaires clairs et sensibles sur son travail. Avant une balade à la Brèche au Diable.

A partir de la formule célèbre de Paul Klee *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible*, qui semble définir l'art contemporain, une demande est faite de préciser les repères historiques conventionnels: l'art occidental classique de l'antiquité jusque vers 1850, avec deux révolutions techniques et chimiques, le tube de peinture qui va permettre au peintre de travailler sur le motif, et la plaque photographique, qui va l'obliger à s'éloigner de la représentation académique classique. Cette période moderne devient contemporaine à partir de 1945. Mais cette catégorisation peut être nuancée par l'idée de transgression, ou d'innovation, d'abord dans le respect des « cadres » (l'impressionnisme, le cubisme, l'abstrait) puis hors de tous les cadres, y compris moraux, autour de

quoi se construisent les scandales médiatiques de l'art contemporain et s'écrivent des textes abusifs (Baudrillard, Sponville, Virilio...), ce qui n'est pas l'essentiel.

La première question autour du malentendu est le problème du ressenti: peut-on parler d'art si le spectateur ne ressent rien devant une oeuvre trop conceptuelle, purement intellectuelle ; ou trop spontanée, purement hasardeuse, quand n'importe qui se dit artiste au nom de la démocratisation (Cf. Lipovetsky) ?

Les explications d'Yves sur son oeuvre photographique et picturale ont montré deux choses :

- que ses recherches fonctionnent bien sur le principe de transgression quand il fait «sortir» de son cadre la « nativité » de Georges de la Tour qu'il revisite sous forme d'une installation non figurative, ou quand il donne, dans des natures mortes ou des paysages « détournés», une dignité esthétique à des matériaux rejetés par l'académisme : le minerai, la rouille, le papier journal, les feuilles d'arbres... (Cf. Lipovetsky encore)

- mais aussi que la qualité de ses explications, montrant plutôt que démontrant, sur la réflexion, l'investissement, l'invention, la poésie mis en oeuvre dans son travail, ont permis à plusieurs d'entre nous de le comprendre et de le ressentir, même en développant d'autres points de vue, d'autres émotions.

D'où un deuxième questionnement à propos du malentendu: faut-il dans l'art contemporain faire le deuil du beau ? Après discussion, on revient à l'idée que l'art contemporain dont on parle, qui fait scandale, qui semble rejeter le beau n'est qu'une petite part de la production actuelle, mise en valeur et sacralisée par le jeu des institutions privées, collections et galeries, ou publiques, Frac, centres et musées, par le jeu de la mode et des cooptations par un petit nombre de décideurs, le jeu de l'argent et des médias. Car il ne faut pas réduire Malevitch - ni l'art - à ses seuls carrés monochromes et Wharol à ses seules boites sérigraphiées.

D'où l'hypothèse que de la même manière qu'un certain classicisme est tombé dans le piège de l'académisme répétitif, à la beauté normative et figée, un pan de l'art contemporain est tombé dans le piège de l'originalisme répétitif et que le beau n'est pas forcément absent des créations contemporaines, mais sous des formes non académiques dont témoignent les recherches d'Yves sur le travail invisible du temps.

D'où l'hypothèse que le beau n'est pas un absolu éternel (Hegel), figé dans son essence, mais une construction de l'humain, dans la création continue - et dans l'éducation qui prend en compte cette extension du beau, du visible et du sensible — au niveau de tous les sens. L'oeuvre est un émetteur, ou plutôt un amplificateur de l'horizon humain, elle rend visible du déjà présent, mais inconscient, et invente du jamais vu, en jouant à la fois sur le plaisir esthétique (désintéressé selon Kant) et l'expression d'émotions (Rousseau) comme la peur, le plaisir ou l'angoisse, que ce soit le cri de Munch ou le dernier film d'Almodovar. Car ce qui vaut pour les beaux arts vaut aussi pour les arts plus populaires, en y faisant plus encore le tri du commercial, dans les domaines du cinéma et du disque. Et si le public semble bouder les lieux d'art contemporain à cause de sa mauvaise image, il n'en profite pas moins de ses innovations par des biais détournés (clips vidéos, images publicitaires, BD, graphes muraux...) et interactifs. Par exemple, la danse hip-hop, en évoluant, s'est enrichie de la chorégraphie contemporaine tout en lui apportant son nouveau vocabulaire gestuel.

Pour conclure, on revient à la formule de Klee, explicitée dans un premier temps à la façon d'Heidegger, qui paraît trop réductrice dans son rapport platonicien au sensible. Un texte de Bergson semble mieux approprié, à quelques nuances près, qui fait de l'artiste « un homme qui voit mieux-que les autres », en quoi il est « aussi un philosophe», libéré qu'il est des conventions utilitaires et du monde strictement quotidien.

Au moment du café émerge une autre idée qui rejoint la précédente et pourrait peut-être se formuler ainsi : l'apparition d'un double discours esthétique à la fin du XVIIIe, philosophique (Baumgarten, Kant, Hegel...) et littéraire (Diderot, Baudelaire...) va participer de l'émergence de la modernité esthétique, mais aussi, en bien ou en moins bien, de son évolution actuelle dans la mesure où les artistes vont eux-mêmes s'approprier ce type de discours pour dire leur oeuvre, mais aussi pour y trouver des sources de création.

**DOCUMENT : L'ATELIER DE PHILOSOPHIE D'HEROUVILLE SAINT -CLAIR au colloque
Nouvelles pratiques de la philosophie - CRDP de Caen mai 2004**

Pour représenter l'Atelier de philosophie d'Hérouville au colloque Nouvelles pratiques de la philosophie (CAEN, mai 2004), deux personnes sont présentes à la tribune :

— Alain LAMBERT, secrétaire de l'association, professeur de philosophie, professeur d'histoire de l'art au lycée Victor HUGO de CAEN ;

- Aune-Marie SIBIREFF, présidente, professeur de philosophie au lycée S, ALLENDE d'HEROUVILLE.

HEROUVILLE est une ville de 25 000 habitants, construite entre CAEN et la mer à partir des années 60.

Anne Marie Sibireff : Présentation et principes de l'Atelier de philosophie.

L'origine de notre association est éclairante quant à la nature de celle-ci. Nous sommes en 1996. Un peu partout fleurissent des Cafés philo. Le maire adjoint à la culture d'HEROUVILLE me demande de créer un tel Café philo sur la ville, où je travaille et habite. Je trouve cette demande très intéressante (qui de nous n'a rêvé d'étudier la philosophie avec les gens de sa rue, de son quartier, de sa ville .7) mais j'ai envie de la transformer : le Café de philosophie du Mémorial de CAEN, né il y a peu, attire déjà un nombreux public chaque semaine. Créer un Café philo bis semble superflu et du reste, impossible : nous n'avons pas les moyens financiers du Mémorial. D'autre, part, je souhaite ancrer une telle structure dans une relation forte aux textes des philosophes. un travail en équipe me paraît plus conforme à l'image de ma ville.

Je parle, à L'Association des professeurs de philosophie du département, de la demande qui m'est faite et de la direction dans laquelle je souhaiterais travailler. Justement, deux collègues, Erik LALOY et Emmanuel JARDIN assument parfois, conjointement, sur la demande de l'animateur en titre, l'animation du Café philo du Mémorial, et jugent cette expérience passionnante.

A cette époque, à l'association des professeurs de philosophie du Calvados, nous sommes plongés, depuis un an et demi dans l'étude de La République : à raison d'une séance par mois, nous explorons cette «oeuvre-univers », chacun travaillant un aspect qu'il a choisi et délimité puis le présentant aux autres. Pendant près d'un an, après avoir suivi ou mis en question SOCRA TE ou ADIMANTE, nous avons des discussions assez brèves mais animées, sur le projet d'une structure ouverte au public. Peu à peu se dégage un ensemble relativement cohérent d'exigences sur lequel plusieurs d'entre nous tombent d'accord :

- une structure ouverte à tous,
- où l'étude de la philosophie serait assurée par des personnes formées en philosophie,
- ou l'on travaillerait sur des questions choisies par le public,
- constituée de groupes restreints pour que la parole circule, .
- où l'étude se continuerait sur plusieurs séances (ce point est peut-être celui qui a soulevé les discussions les plus fréquentes : le pari d'un travail suivi semblait un peu fou),
- ou l'étude s'appuierait sur des textes, sur toute la tradition philosophique, sans se priver des échanges entre les participants,
- animée par une équipe de professeurs de philosophie décidés à faire de la philosophie sans faire des cours de philosophie,
- qui aurait le statut loi de 1901 et dont les animateurs seraient bénévoles.

En novembre 1997 a lieu l'assemblée constitutive, à la Maison polyvalente (plus connue sous le nom de Maison des associations) d'HEROUVILLE. Nous décidons d'appeler notre association L'ATELIER DE PHILOSOPHIE.

L'article I des statuts stipule qu'elle a pour objectif de promouvoir l'étude de la philosophie par un travail suivi et méthodique et pour un large public. Le dossier est déposé en préfecture, L'Atelier de philosophie est officiellement enregistré au Journal officiel en décembre 1997.

En jetant ce regard rétrospectif sur la genèse de notre association, je vois clairement que nous avons bénéficié de l'heureuse conjonction de plusieurs facteurs :

- une demande de philosophie émanant de la Cité ,'
- un public qui s'est d'emblée constitué partie prenante et qui joue le jeu ,'
- un groupe de collègues déjà habitués à travailler des questions philosophiques ensemble et hors du cadre scolaire proprement dit,

- parmi eux, des professeurs de philosophie pour qui le travail avec un public de non spécialistes volontaires ne constitue pas une pénible redescende dans la Caverne, mais une ouverture, non un exil, mais pour ainsi dire un va et vient entre deux aspects d'une même patrie.

En 2004, notre association fonctionne donc depuis 7 ans. Selon quelles modalités ?

Nous avons une quarantaine d'adhérents, tous participent aux ateliers. Hommes et femmes, en nombre à peu près égal, de conditions sociales diverses, ayant ou non poursuivi des études secondaires ou universitaires.

L'équipe d'animateurs se compose d'une demi—douzaine de professeurs de philosophie enseignant dans quatre ou cinq (selon les années) lycées de l'agglomération.

Deux sessions de travail ont lieu chaque année. Chacune comprend trois séances, soit, avec les assemblées générales, une réunion par mois. A chaque séance, trois (plus rarement deux) ateliers fonctionnent de front.

Nous avons la chance de pouvoir disposer, une fois par mois, dans le même créneau horaire, de trois salles à la Maison polyvalente, car nous y louons un local à l'année.

En ce qui concerne les questions étudiées, je laisse à Alain le soin d'en parler dans le cadre de ce qu'il va vous dire du journal, dont il a eu l'idée et qu'il fait vivre depuis le début. Ce journal, qui en est à son numéro 13, contient tous les comptes rendus d'ateliers qui se sont tenus au fil des années.

Même si les ateliers de réflexion et d'étude demeurent les piliers de l'association, nous développons d'autres activités :

- Invitation de philosophes contemporains, après que nous ayons travaillé sur leurs œuvres ou sur un sujet qu'ils ont abordé : Marcel CONCHE (qui, au dernier moment, n'a pu venir) Robert MISRAHI, Mathieu KESSLER, bientôt Jean SALEM

- Invitation de musiciens ou de plasticiens ;

- En juin, depuis quelques années, journée bipolaire : le matin, réflexion commune sur une question vers laquelle convergent plusieurs ateliers de l'année ou sur un sujet qui a été demandé mais n'a pu être étudié. Dans les faits, c'est souvent autour de l'art que se déroule la matinée; L'après-midi, randonnée souvent guidée, qui nous permet de connaître le patrimoine rural ou urbain de la région.

- Films vus ensemble au cinéma d'art et d'essai d'HEROU VILLE, puis discussion.

- Participation à la Fête des Associations en septembre : stand, textes de philosophes ayant trait au thème choisi chaque année...

Finances : la cotisation est de 10 euros par an pour chaque adhérent. Nous recevons une subvention annuelle de 150 euros de la mairie d'HEROU VILLE. Un moment menacée, cette subvention, sur justificatif de nos activités et après plusieurs réunions, s'est accrue de sommes délivrées à titre exceptionnel, par exemple pour l'invitation d'un philosophe à la bibliothèque.

Chaque animateur reçoit une rétribution symbolique : un bon d'achat valable dans une librairie de CAEN, équivalent à un volume de la Pléiade.

Quels problèmes avons-nous à résoudre ?

Il n'est jamais facile d'ajuster les trois ateliers aux demandes multiples des adhérents, lors des assemblées générales d'octobre et de février. Très tôt nous avons été vaccinés contre les regroupements trop larges («l'art», «la vérité»...) et devons faire des choix sans que personne ne se sente exclu. Mais nous pensons que le choix des questions à étudier par les adhérents eux—mêmes est un aspect essentiel du caractère démocratique de l'association.

La co-animation représente à la fois un confort, une sécurité, et une source de tension possible. Elle doit être rigoureusement organisée.

Le fonctionnement des ateliers doit trouver la juste voie entre deux écueils redoutables et symétriques : le monologue de «celui qui sait» et la conversation à bâtons rompus. Le récit d'expériences personnelles n'est pas une fin en soi, mais trouve un sens comme tremplin vers une réflexion philosophique ou comme illustration.

Nous essayons de résoudre ces problèmes, nous en parlons en assemblée générale.

L'Atelier de philosophie contribue ainsi depuis sept ans à la diversité de l'activité philosophique sur CAEN, HEROU VILLE et toute l'agglomération. »

Alain Lambert : L'Atelier et la question des nouvelles pratiques philosophiques :

Fin mai 2004, nous sommes intervenus, Anne-Marie et moi-même, au CRDP de Caen, lors de la matinée d'ouverture du 4^e colloque national sur les nouvelles pratiques philosophiques pour témoigner de celles-ci. Nous avons présenté l'Atelier dans son double aspect d'association culturelle citoyenne d'éducation populaire en même temps et d'entreprise voulue et animée par des enseignants de philosophie en terminale. Nous avons insisté sur le «travail suivi et méthodique», le rôle des textes et le caractère à la fois oral et écrit des ateliers, prolongé par le journal semestriel.

Mais la phrase conclusive du président de séance, comparant les nouvelles pratiques à celles des cours de philosophie de terminale « qui ont dégoûté tant d'élèves », nous a laissé dubitatifs, d'autant que la même personne, dans le numéro de « Ouest France » du lendemain, déclarait : « Cela ne veut pas dire, comme on me l'a reproché, que j'éprouve de la haine contre les cours de philosophie en terminale. Je compte bien, au contraire, garder chez eux[ses élèves] une flamme allumée pour l'année où ils suivront ces cours. >> Double propos donc sur les cours de philosophie, renvoyant à une position ambiguë et problématique sur l'enseignement et la philosophie, comme la suite de l'interview le montre.

En effet ; le même intervenant, professeur des écoles en primaire à Caen, et y pratiquant la « discussion philosophique » parce qu'il est « intéressé par le fait de pouvoir faire parler les enfants », note que « très souvent, [les élèves] disent «on a appris quelque chose. Pourtant, je n'apporte aucune connaissance pendant la séance... Mon retrait leur montre qu'ils sont capables de penser sans la béquille du maître... C'est un peu l'école de la liberté... » conclut-il. Ces propos posent au moins deux problèmes.

Le premier concerne la discussion « philosophique » en maternelle et primaire, s'il s'agit bien de philosophie au sens propre («faire penser par soi-même ») ou bien de maîtrise du langage et de l'expression («faire parler les enfants»), sachant que ce travail est bien évidemment essentiel dans la formation du jeune humain qui ne maîtrisera le monde que s'il maîtrise le moyen de sa représentation, et de la communication avec les autres. Plus la langue de l'enfant est pauvre, plus son pouvoir sur le monde est limité, et plus la violence devient la seule issue face à cette insuffisance. D'où l'intérêt de ces discussions de ce point de vue, bien sûr ! Et plus le langage, comme outil et comme support de la pensée, sera maîtrisé, plus l'accès à la philosophie, au penser par soi-même, sera facilité. Mais est-ce suffisant ?

Le deuxième problème est celui du rôle de l'enseignant comme simple animateur d'un espace de « liberté », celui de la discussion, c'est à dire permettre l'échange sans intervenir sur le contenu. C'est tout à fait louable pour l'apprentissage du langage, du respect de l'écoute de l'autre sans doute. Encore faut-il intervenir au moins sur le plan du langage pour aider les plus démunis à formuler une idée. Mais laisser dire comme ça vient risque de faire de cet espace de discussion un espace de relativisme où tout peut se dire parce que « la vérité sort de la bouche des enfants ». Ce qui est irrecevable s'il s'agit de former le jugement et d'avoir une visée philosophique.

Ce que l'on retrouve dans un des textes que nous avons travaillé l'après-midi : «Comment évaluer la discussion à visée philosophique« démarche Lipman ». En résumé, l'« animateur » propose l'activité, énonce les objectifs, mais il est aussi garant du cadre de la discussion, à visée « démocratique » s'il ne s'implique pas, sauf comme garant de la communication équitable, sans jugements ni moqueries sur l'orateur... Il n'est ni détenteur d'un savoir extérieur au groupe, ni enseignant par rapport à un contenu philosophique, ni censeur ni correcteur de ce qui est dit. Il doit donc se faire oublier le plus possible, ne pas trop parler... Mais comment cette animation peut-elle alors prétendre à une visée philosophique, c'est à dire être garant de l'exigence de pensée en aidant les participants à argumenter, mais aussi à aller plus loin, définir ce qui est dit, en trouver les critères, dégager les présupposés, les implications, les alternatives, les contradictions, les erreurs de raisonnement sans s'impliquer comme adulte raisonnable, capable de penser par soi-même parce qu'il l'a appris en partie, plus ou moins joyeusement, en terminale ?

Il y a donc deux temps à prendre en compte : un travail d'apprentissage du langage, d'abord peut-être, dans l'échange et la discussion, comme le permet très bien la pédagogie Freinet, et un temps de réflexion par « discussion à visée philosophique » (et non pas « discussion philosophique >>), où le contenu devient premier, où il s'agit de faire attention à ce qu'on dit, pour ne pas dire trop vite ou n'importe quoi ! Alors l'animateur ne peut pas rester en retrait, au nom de la liberté. Il est un enseignant, adulte et responsable, face à de jeunes humains très malléables face à l'opinion du plus fort, et à la séduction de certains mots ou de certaines idées à la mode. Dans notre pratique

d'animateurs en ateliers, qui ne sont ni des cours, ni du café philosophique, nous retrouvons différemment cette double exigence. Nous voulons permettre à chacun de s'exprimer, c'est pourquoi chaque séance commence par les interventions des participants dont le nombre est limité à quinze personnes par atelier.

Mais nous ne voulons pas que cette parole en reste au niveau de la simple expression de soi, encore moins de l'opinion arbitraire. Et nous voulons aussi donner l'envie et les moyens de penser par soi-même, en demandant un travail minimal de lecture de textes philosophiques ou à dimension philosophique. C'est pourquoi nous intervenons activement dans les séances, à partir de notre expérience de professeurs de philosophie, pour guider la discussion, aider à élucider les problèmes abordés, permettre l'accès aux textes proposés pour leur acuité, voire leur actualité.